

Introduction

L'archive du contact et les mondes de la rencontre

« En Amérique aussi l'on trouva la poésie,
Bien qu'elle eût un mètre différent. »

Tommaso Campanella, *Poetica*¹

Sirna hilang kertaning bumi. « Du monde, la gloire s'en est allée. » C'est par ce vers que les poètes de Java évoquaient autrefois l'effondrement de l'empire de Majapahit dans le derniers tiers du xv^e siècle. Ce faire-part de décès civilisationnel a tout d'une énigme. Car qui sait encore que Majapahit fut une puissance connue et respectée d'un bout à l'autre des mers d'Asie du Sud-Est ? Qui se souvient que sa capitale fut un lieu d'art et de culture d'un raffinement qui ne dépare en rien nos visions enchantées de la Renaissance italienne ? À l'exception d'un cénacle de spécialistes, d'ailleurs de moins en moins nombreux, qui s'émerveille de la perfection de sa statuaire et de l'élégance de sa poésie ?

Poursuivons un instant encore l'inventaire de nos désintérêts : qui sait qu'à la même époque, le sultanat de Malacca, sis sur la côte occidentale de la péninsule malaise, brassait des hommes, des biens et des idées venus du Yémen, du Gujarat et du Guangdong ? À qui a-t-on appris qu'au tournant du xvii^e siècle, les sultanats d'Aceh et de Banten – situés l'un à la pointe de l'île de Sumatra, l'autre sur la côte nord de Java – entretenaient des liens commerciaux, religieux et diplomatiques, non seulement avec une kyrielle de principautés portuaires voisines, mais aussi avec la Chine impériale, l'Agra des Grands Moghols et l'Empire ottoman ? Majapahit, Aceh, Banten ne sont d'ailleurs que quelques-uns parmi d'autres des noms d'emprunt de notre ignorance, laquelle couvre aussi bien l'empire du Monomotapa que les khanats mongols.

Peu importe que la faute en revienne aux lacunes des programmes scolaires ou à l'opacité des revues spécialisées : ceux d'entre nous qui

n'ont pas fait profession de la compréhension du lointain ne savent presque rien des mille et une manières d'être humain et de « faire société » qui ont éclos en chaque recoin de la planète à l'âge moderne. Tout comme d'autres, le monde insulindien – peu ou prou l'Indonésie et la Malaisie contemporaines – souffre de cette terrible « asymétrie de l'ignorance² » qui fait que si nous connaissons sur le bout des doigts la litanie des « grands hommes » de la modernité européenne, nous sommes incapables de citer ne serait-ce qu'un nom de penseur malais, moghol ou chinois. Érasme, Bodin, Locke nous sont instinctivement familiers. Mais nous ne savons rien de la poésie mystique de Hamzah Fansuri, de l'« histoire universelle » de Nuruddin al-Raniri ou de la philosophie politique de Bukhari al-Jauhari.

Cet oubli sélectif n'a rien d'une innocente inculture : il est la condition même de ce que nous avons appris à considérer, implicitement tout du moins, comme la supériorité, innée ou acquise, de l'« Europe » sur le reste du monde. Bien sûr, l'eurocentrisme, comme tout virus, a muté : ce n'est plus de mépris, mais d'oubli de l'Autre dont il est question. Nous professons doctement l'égalité des « civilisations », mais ne célébrons qu'un seul Panthéon de la pensée. Habitué à jurer par le génie de « notre » Antiquité et de Lumières qui n'auraient brillé que depuis Paris et Dublin, comment pourrions-nous nous douter que le *Serat Centhini* – une épopée encyclopédique couchée par écrit à Java au début du XIX^e siècle – compte 216 000 vers : trente fois plus que l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies ? Histrion qui écume les manoirs de Java pour y répandre ses magies, l'un des héros du *Serat Centhini*, Cebolang, a l'étoffe d'un Ulysse. S'il n'en a pas parmi nous la renommée, c'est simplement que son histoire ne nous a jamais été contée, faute d'avoir été traduite³.

Les temps sont trompeurs. Car on pourrait croire que la récente montée en puissance – médiatique autant qu'académique⁴ – de l'« histoire globale », conjuguée à la critique récurrente de nos impensés coloniaux, a remis au grenier les vieux récits à la première personne de l'Universel. Or, force est de constater que le « grand décentrement » de l'histoire mondiale, dont l'on nous entretient désormais à satiété, se limite le plus souvent, soit à une histoire de l'Europe « au loin », en ses projections impériales (et c'est alors affaire de carraques et de comptoirs), soit à une histoire de l'Europe « vue de loin » (et c'est alors le récit des « regards » portés sur sa grandeur par des peuples réduits au rôle de spectateurs d'une destinée sur laquelle ils

n'ont aucune prise). On voit mal, cependant, en quoi la biographie d'un huguenot cévenol établi comme planteur aux Antilles ou la chronique au jour le jour de la vie confinée d'une forteresse portugaise des Indes seraient, par elles-mêmes, susceptibles de « dépayser » notre regard sur les premières modernités⁵.

Certes, l'histoire de l'« expansion européenne » n'affiche plus aujourd'hui, pour les mondes extra-européens, le dédain qui fut longtemps sa marque de fabrique⁶. Plus personne ne croit à la comptine lénifiante de « Grandes Découvertes » menées sans concours asiatiques ou amérindiens par des visionnaires solitaires⁷. L'histoire des sciences et des techniques a d'ailleurs entamé un salutaire *aggiornamento* en redonnant toute leur place, dans la chronique si longtemps monochrome de la constitution des savoirs « européens », aux « auxiliaires » et aux « intermédiaires indigènes », ainsi qu'aux connaissances « locales » butinées aux points limites des entreprises impériales⁸. Mieux vaut tard que jamais : l'histoire économique elle-même consent désormais à amender la légende dorée d'une modernité capitaliste et urbaine qui n'aurait appartenu qu'à l'Europe⁹.

Il n'en reste pas moins qu'à l'exception de quelques travaux pionniers – ceux de Jean Aubin sur les relations luso-persanes, de Sanjay Subrahmanyam sur l'Inde portugaise, de Jonathan Spence sur la rencontre entre Matteo Ricci et les mandarins chinois, et de Serge Gruzinski sur le Mexique hispanique¹⁰ –, et en dépit d'une poignée de contributions récentes, telle celle de Giancarlo Casale sur la politique globale de l'Empire ottoman au XVI^e siècle¹¹, le monde de l'« histoire-monde » reste un *gentlemen's club* européen. Comme celles des salons feutrés d'Ancien Régime, les portes s'en entrouvrent lorsqu'il est question d'art et de saveurs, car il est toujours de bon ton de s'étonner des trajectoires sinueuses du café, du cacao et du tabac. Mais elles se referment à double tour dès qu'il est question de choses sérieuses, c'est-à-dire de politique, de science et de philosophie.

Ce constat est d'autant plus paradoxal que tout, dans notre héritage historiographique, devrait nous inciter à mettre en chantier une histoire un peu moins eurocentrée – c'est-à-dire un peu moins ethnocentrique – du monde moderne. Tout, depuis l'avertissement de Pierre Chaunu tonnante contre l'« oubli de 55 % de l'humanité » dans les grandes fresques des « expansions », jusqu'à l'éblouissant accomplissement de Denys Lombard, signant avec *Le Carrefour javanais* un

« essai d'histoire globale » ravalant l'« occidentalisation » supposée de l'Insulinde au rang d'épiphénomène, en passant par le projet braudélien d'une *Grammaire des civilisations* qui, en dépit de son attachement viscéral à un centre de gravité méditerranéen, avait pour mérite de détailler les legs indien et ottoman à « notre » modernité¹². Il fut un temps où l'histoire française, forte des acquis de son compagnonnage avec les spécialistes d'« aires culturelles » lointaines, avait ouvert ses fenêtres aux « vents du large ». Au vu de la diminution drastique de la part des études africaines ou asiatiques dans l'offre universitaire de recherche et d'enseignement, cet héritage semble, hélas, avoir été largement dilapidé¹³.

C'est en écho à ces entreprises un peu trop vite oubliées, et donc en manière de repartie à l'encontre des nouveaux européocentrismes de tout acabit, qu'a pris forme le projet – ou plutôt le pari – d'écrire une histoire « symétrique » de la rencontre, à la fin du xvi^e et au début du xvii^e siècle, entre Hollandais, Malais et Javanais. Cette notion de « symétrie » renvoie, dans l'acception de la sociologie des sciences, à un « principe de symétrie généralisée¹⁴ » qui confère une égale dignité documentaire à l'ensemble des énoncés en présence – autrement dit qui ne les répartit pas, d'entrée de jeu, de façon téléologique, en « vainqueurs » et en « vaincus ». Il s'agit ainsi, pour respecter l'indécision des commencements, de ne plus hiérarchiser les sources à l'aune de l'état colonial terminal des relations entre les mondes dont elles sont issues, et à cette fin d'utiliser, dans la trame même du récit, si possible *autant, mais surtout de même manière* les documentations européennes (néerlandaises, britanniques et portugaises) et insulindiennes (malaises et javanaises).

Cette exigence méthodologique énoncée, la question reste posée de savoir en quoi consiste une histoire véritablement « décentrée », ou plus exactement « polycentrique », des premières modernités, étant entendu que le propos élit ici domicile, en raison des compétences propres de son auteur, en monde insulindien. S'agit-il simplement de replacer Java sur la carte des connexions qui, au tournant du xvii^e siècle, assurent la circulation de plus en plus dense et rapide des hommes, des marchandises et des informations d'une extrémité à l'autre de l'Eurasie ? Si l'univers métis des premières interactions entre les Européens et les sociétés malaises et javanaises doit assurément constituer le point de départ de l'enquête, il ne donne pas pour autant le fin mot de l'intrigue. Car le monde du contact n'est qu'une petite province du réel de la rencontre : il

n'épuise en aucune façon les horizons et les possibilités des deux mondes qu'il met, brièvement et par fragments, à proche distance l'un de l'autre.

Les « lieux du contact » – le pont du navire, le port, le marché, la salle d'audience du palais – sont bien entendu passibles d'une ethnographie « à focale réduite », qui ne les décrit que pour autant que les acteurs les ont arpentés. Mais l'attitude de ces acteurs – leurs gestes, leurs postures, leur type même de réaction en situation de dialogue ou de marchandage – ne s'explique qu'à condition de prendre en compte les grammaires sociales de l'action qui leur ont été inculquées et auxquelles tout, en eux, se réfère – fût-ce sur le mode négatif du déni ou de la transgression. Face aux Javanais, les Hollandais n'ont pas agi n'importe comment. Légataires des façons de faire qu'ils avaient apprises à l'école du quotidien, au hasard des venelles de leur enfance, ils jouaient à Java, au gré des circonstances et dans la limite de leurs compétences, une partition qu'ils n'avaient pas écrite.

L'improvisation étant toujours l'art du détournement des conventions, ce sont les règles de la présentation de soi et du rapport à autrui ayant cours aux Provinces-Unies à la fin du xvi^e siècle qu'il faut détailler afin de comprendre les significations que les marins et les commis des Premières Navigations attachaient à leur propre comportement. Il en va bien sûr de même pour leurs interlocuteurs javanais : impossible de faire sens d'une invite royale ou d'une indignation princière sans restituer au préalable la norme des codes de conduite nobiliaires auxquels elles obéissaient. Même dissimulée sous le masque de la folie, la faute accrédite une règle : l'impair renvoie à une bienséance, l'erreur à une justesse. Voilà pourquoi, ou plutôt *comment*, la raison sociale des interactions déborde en permanence l'espace physique et documentaire étriqué où elles s'inscrivent.

Serge Gruzinski compare à juste titre le travail de l'historien de la « première mondialisation » à celui d'un électricien réparant les connexions ruinées, au fil du temps, par les barrières de la spécialisation académique et de l'archive nationale¹⁵. Ajoutons simplement qu'à l'époque même où ils furent institués, les « circuits » du grand négoce planétaire impliquaient de puissants alternateurs, capables de raccorder l'un à l'autre des courants obéissant à des systèmes de « phase » dissemblables. Ce travail de mise en concordance des mondes connut ses succès et ses échecs. Il eut, surtout, ses limites et ses points aveugles, qu'il est utile de préciser. Écrire une histoire « à parts égales »

des commencements de la rencontre, pas encore tout à fait inégale, entre les Provinces-Unies de la Grande Révolte et les sociétés des mondes malais et javanais, ce n'est pas tenter de recomposer arbitrairement un monde commun.

Précisons ce point : garantir une égalité de traitement interprétatif à des univers de sens connexes n'est pas s'acharner à les réduire les uns aux autres au prix de l'abrasion de leurs spécificités respectives. C'est tout au contraire prendre le temps de les contempler dans leurs discordances, et cartographier leurs lignes de fuite en s'abstenant de les réunir en un horizon qui n'a jamais existé. Il ne s'agit pas de forcer le trait et d'en revenir à l'opposition binaire entre des ensembles culturels qui n'ont d'unité que celle que leur confère rétrospectivement l'analyse. Il s'agit plutôt, en explorant scène par scène les premières interactions entre Hollandais, Malais et Javanais au crépuscule du *xvi^e* siècle, d'une part de prendre acte du fait qu'elles ne constituaient que l'un des plans de pensée et d'action des parties en présence, de l'autre d'admettre qu'elles n'étaient pas *initialement* dotées des mêmes coordonnées spatiales et temporelles.

Cette dissemblance et cette disjonction – et le travail qui fut entrepris pour les estomper – ne deviennent cependant visibles qu'une fois franchies les murailles de papier de l'archive européenne. Tel est l'obstacle de taille auquel doit d'emblée faire face le projet d'une histoire « symétrique » des situations de rencontre impériale de l'âge moderne. S'en tenir à l'« archive du contact », c'est-à-dire se cantonner aux extraits des documentations qui, de part et d'autre, ont pour objet explicite d'en détailler le déroulement, d'en prédire les effets ou d'en déplorer les conséquences, c'est inéluctablement s'exposer à agréer, sans même y prêter garde, deux prémisses fondamentales de l'eurocentrisme.

La première de ces prémisses pose comme évidente l'unicité – calendaire et métrologique – des arènes de la rencontre. Parce qu'elle tient pour acquise la validité universelle des versions européennes du temps et de l'espace¹⁶, la prose eurocentriste ne s'embarrasse pas de considérations, autres que lapidaires et péjoratives, sur les manières malaises et javanaises de dater un fait, de jauger une distance, de nommer un peuple ou de situer un pays. En ratifiant sans examen préalable les catégories de l'énonciation coloniale rétrospective des « premiers contacts », elle leur donne pour scène un « lieu commun » : un huis clos qu'elle institue fictivement au singulier. Il n'y a plus, ici, de ren-

contre entre *des* mondes, mais simplement *un* monde de la rencontre – qui n'est, le décor mis à part, que le décalque de celui des Européens. Car ce lieu où tout ressemble à nos pénates, où tout se dit et s'accomplit de façon immédiatement intelligible, est à peu près aussi « dépayasant » qu'un *mobile home*. Que ce petit monde douillet soit peuplé de « passeurs » ne change pas grand-chose à l'affaire, et n'est même au final qu'un abus de langage, puisque jusqu'à preuve du contraire, il faut deux univers au moins pour faire un « intermédiaire ».

Les querelles et les malentendus concernant les unités de mesure du temps, de la quantité et de l'espace, c'est-à-dire les étalons de la transaction marchande et diplomatique, n'ont en réalité cessé d'habiter les premiers échanges entre Européens, Malais et Javanais. Avant de se mesurer les uns aux autres sur le mode de la confrontation armée, ces derniers ont en effet dû se mesurer *les uns les autres* – c'est-à-dire s'entendre, fût-ce de manière précaire, sur un certain nombre de principes de conversion, et élaborer conjointement des dispositifs de commensurabilité permettant de transformer des florins en sapèques ou des *bahar* en kilos. Cette situation ne fut bien sûr pas particulière à l'Insulinde : elle est même affaire d'époque plus que de lieu. Parce qu'il fut le temps des « seconds contacts », c'est-à-dire des interactions routinisées, le *xvii^e* siècle peut en effet à bon droit être considéré, pour reprendre la formule de Timothy Brook, comme l'« âge de l'improvisation » : un âge durant lequel les acteurs s'efforcèrent d'« ajuster leurs façons d'agir et de penser afin de négocier les différences culturelles auxquelles ils étaient confrontés¹⁷ ».

Le quotidien de la rencontre impériale s'avérant tramé de rixes de traduction, sa mise en récit ne peut faire l'économie du détail des petites batailles qui se livrent à l'occasion d'une pesée ou de la rédaction d'un traité. Il ne s'agit par conséquent pas de s'interroger de manière abstraite sur la « commensurabilité des cultures » insulindiennes et européennes¹⁸, mais plutôt, pour commencer, de décrire les instruments et les procédures qui ont permis que s'établissent à certains moments, entre certains de leurs secteurs sociaux, des points de passage. Ces derniers ressemblent d'ailleurs moins à de vastes avenues, où tout circule dans la cohue, qu'à de petites enclaves intermittentes fonctionnant à la manière de ponts ouvrants, soigneusement gardés et qui ne rapprochent les mondes que par à-coups¹⁹.

La réduction du monde de la rencontre à l'« archive du contact » conduit, en second lieu, à postuler l'immédiate importance, pour les

mondes insulindiens, de leur relation à l'Europe. Or, celle-ci n'est susceptible d'être établie qu'au terme de l'inventaire minutieux des multiples connexions au long cours des sociétés locales. Au moment de l'arrivée des Hollandais en Insulinde, en 1596, les hommes de lettres et de pouvoir d'Aceh et de Banten conversaient depuis longtemps déjà avec leurs homologues de la péninsule arabique, de l'Empire ottoman, de la Chine impériale, de l'Inde moghole et du monde persan : comment croire que, du jour au lendemain, leur pensée n'eut plus pour point de mire que l'Europe ?

Tout se passe pourtant, dans la plupart des récits convenus de l'« expansion européenne », comme si la totalité de la vie sociale et morale des populations extra-européennes se trouvait instantanément prise au piège de l'interaction – tantôt contrainte, tantôt volontaire – avec les nouveaux venus. Peu importe que ces populations « réagissent » sur le mode de la « sidération » ou sur celui du « compromis » : leur historicité se trouve dans les deux cas parquée dans le réduit du rapport à l'Europe²⁰. Impossible, dès lors, d'imaginer écrire, non pas seulement la chronique des différences entre Malais, Javanais et Européens, mais aussi l'histoire d'une *indifférence* insulindienne à l'égard de l'Europe.

La théorie du « terrain intermédiaire » proposée par Richard White a, de ce point de vue, l'avantage d'échapper aux montées en généralité hâtives en ne présupposant pas la mise en relation de totalités « culturelles » tantôt trop étanches, tantôt indéfiniment malléables. Scrutant les premières interactions diplomatiques entre Algonquins et Français dans le Canada du XVII^e siècle, White soutient qu'elles prennent place dans des arènes sociales créées *ad hoc* afin d'être soustraites, de part et d'autre, à la prise des codes de conduite ordinaires : si la mimique improvisée y fait parfois l'objet de la risée générale, l'impair protocolaire n'y est pas sanctionné. Dans ces lieux réservés – sis, au sens propre, à mi-chemin des mondes en présence –, chaque acteur tente, sur le mode de la parodie, d'« atteindre à la légitimité dans les termes de l'autre » : les Algonquins balbutient le langage des missionnaires, les Français s'essaient à celui des manitous. Tout mouvement en direction du territoire de l'autre est de type stratégique : nul ne se départ vraiment de ses vérités²¹. Il est donc possible, avec ce schéma, de penser une rencontre « à plusieurs dimensions », c'est-à-dire prenant place au point d'intersection de plans de pensée et de pratique distincts : certains finalisés prioritairement par le rapport aux Européens, d'autres purement endogènes ou tournés vers de tout autres vis-à-vis.

Nulle trace cependant, en Insulinde, de « terrain intermédiaire ». Conviés au palais du sultan d'Aceh ou du régent de Banten, les Hollandais doivent s'y plier, souvent avec insuccès, aux rigides protocoles d'étiquette et de préséance qui y sont en vigueur. On pourrait objecter que l'existence d'un univers curial forme déjà le socle d'un monde commun²². Ce serait oublier que les hommes des Premières Navigations vers les Indes sont issus, non des milieux lettrés ou nobiliaires, mais du monde du port et du négoce, et qu'ils n'ont qu'une idée très approximative – sinon fantasmagorique – de ce qu'est l'appareil d'une souveraineté princière. Immédiatement reconnus par les élites palatines malaises et javanaises pour ce qu'ils sont – des marins et des marchands peu au fait des convenances aristocratiques –, les Hollandais ne trouvent dans l'ordre cérémoniel local qu'une place subalterne, quand ils ne disparaissent pas totalement du champ de vision. Il ne suffit pas d'un palais pour faire deux noblesses.

C'est donc bien, au final, l'hypothèse même d'un « lieu commun » de la rencontre qui mérite d'être mise en question. La tâche oblige, en termes de cheminement documentaire, à faire un « pas de côté²³ », et même à accepter une série de franches embardées. Savoir ce que les textes malais et javanais des XVI^e et XVII^e siècles disent – ou ne disent pas – de l'interaction avec les Européens a certes son intérêt. Mais la tâche essentielle consiste à comprendre ce dont ils traitent de bout en bout, à recouvrer les tenants et les aboutissants des débats qui les animent, à décoder les langages descriptifs qui s'y épuisent et qui tracent les contours de leurs horizons propres de pertinence. Il ne sert à rien, ayant constaté le peu d'intérêt des scribes malais et javanais pour les Européens, de s'indigner de leur indifférence et d'en faire, par dépit, le symptôme d'une incapacité au « réalisme²⁴ ». Mieux vaut s'interroger sur le contenu de *leur* réalité – et pour cela détailler les classes d'êtres, de lieux et de phénomènes qui comptaient *vraiment* pour eux.

La quête un peu trop obstinée de la mention des Européens dans les sources malaises et javanaises finit de fait par assigner à ces dernières le rôle ancillaire de simples arguments d'appoint ou de contrepoint des textes européens. Partir du récit portugais de la conquête de Malacca, tenu pour abriter la vérité chronologique et causale des « faits bruts », puis s'en aller chercher, dans les textes malais, ce que les « vaincus » en ont dit et pensé dans les registres pittoresques du « mythe » et de la fantaisie : le procédé, ancien mais indémodable, conduit à disqualifier sans autre forme de procès les documentations insulindiennes comme

sources d'histoire positive, et ce alors même qu'elles renferment un projet historiographique en tout point aussi sophistiqué que celui, contemporain, des lettrés humanistes de Flandre ou de Toscane.

Paul Veyne en a fait l'éclatante démonstration pour ce qui touche au rapport, tantôt crédule et tantôt critique, des anciens Grecs au « mythe » et à la « fable » : « Loin d'être l'expérience réaliste la plus simple, la vérité est la plus historique de toutes. » Loin d'être le prodrome ou l'antithèse de notre Histoire académique, le savoir sur le passé d'un Pausanias obéit à un « programme de vérité » qui, pour être irréductible aux canons positivistes contemporains, n'en possède pas moins sa pertinence. Un certain nombre de principes de véridicité particuliers guident la façon dont un lettré athénien, non seulement rend compte des frasques des dieux et des batailles des temps héroïques, mais aussi les met en doute.

Ces principes tracent le contour des parois d'un « palais de l'imagination » coextensif aux possibles historiographiques de son époque : il faudrait, pour les déclarer tous « faux », quitter l'enceinte de ce palais et le contempler à distance, depuis un autre piton de connaissance. Or, nul ne peut en franchir les herses, puisque personne ne les aperçoit. Chaque univers historiographique est une raison qui n'a pas de néant²⁵. Il en va ainsi de l'historiographie malaise et javanaise, pour qui la qualité morale générique d'un accomplissement, et non l'attestation savante de ses détails, décide de son droit à être remémoré : l'entreprise peut paraître surprenante, elle n'en est pas moins cohérente, c'est-à-dire logique et intelligible. Il ne faut pas confondre la vérité d'autrui avec nos propres erreurs.

En ce sens, Java n'est pas une île « oubliée de l'Histoire » : le codicille exotique du grand Traité « occidental » de l'art de dire vrai ou la périphérie distante d'un Centre qui serait, par définition, « européen ». Elle est une Histoire oubliée : un récit qui s'écrivait dans ses propres termes et selon ses propres canons de véridicité. Pamphlets d'exhortation et d'édification, épopées héroïques en vers ou en prose, chants mystiques, manuels de convenances, traités de « bon gouvernement », recueils de règles protocolaires et de « lois coutumières » : la bibliothèque des textes insulindiens de l'âge moderne est suffisamment vaste pour permettre de restituer, dans sa pleine cohérence, un univers historiographique spécifique²⁶.

Pour autant, pénétrer les arcanes du savoir des scribes et des poètes de cour de Java et du monde malais n'est pas une entreprise de tout

repos. Les technologies et les métiers d'écriture, les catégories de la mise en récit, la syntaxe de l'action, les rhétoriques de la preuve et de l'émoi, les vocables de la cause et de la conséquence : tout y paraît de prime abord déroutant et oblige, pour dissiper le choc de l'étrangeté, à une immersion longue dans les textes. S'il est possible, à coups de « grandes dates » et de vastes catégories, de commettre une « histoire du monde » en trois cents pages, il est inenvisageable de faire aussi court dès lors qu'il est question, au sens propre, de laisser voix au chapitre à l'ensemble des mondes en présence – et ce quand bien même l'enceinte de leur rencontre n'excède pas le territoire d'une cité-État, ni sa durée deux décennies. L'histoire des situations de contact constitutives de la « première mondialisation » n'est pas vouée par quelque décret supérieur à tailler trop large et à traduire trop peu. Pour peu qu'elle se donne des objets d'autant plus pertinents qu'ils sont modestes, elle peut aussi, avec profit, se pratiquer à très petite échelle et sur plusieurs fronts linguistiques²⁷.

Le pari de l'histoire « symétrique » découle dès lors d'une maxime en apparence simple, mais dont le constant respect n'est pas une mince gageure : ne tenir par avance pour évidente ou universelle aucune catégorie spontanée de l'analyse. Il n'est rien de ce qui nous paraît familier qui ne doive nous devenir étranger. Les modalités de comput du temps, les notions du proche et du lointain, les conceptions de l'intimité et de l'individualité, la grammaire des affections et des appartenances, l'idée même de ce que sont une « culture » et une « nature », le rapport aux morts et aux Anciens : rien ne doit être tenu pour connu du monde des acteurs, tant se recourent, dans la situation particulière qui nous intéresse, le risque de l'anachronisme et le péril de l'eurocentrisme.

Le tournant du XVII^e siècle est une contrée des plus étranges. Aussi serait-il illusoire de présumer de notre connaissance de l'univers de pensée et de pratique, non seulement d'un prince de Banten ou d'un ambassadeur d'Aceh, mais aussi d'un marin zélandais ou d'un jésuite portugais de Malacca. Par-delà la critique de l'eurocentrisme de tant et tant d'« histoires du monde », la revisite des rencontres impériales des débuts de l'âge moderne peut, ce faisant, devenir l'occasion d'une expérimentation historiographique – laquelle consiste en l'exploration thématique conjointe et parallèle, et non en la comparaison structurelle terme à terme, d'univers que la contingence d'une situation de contact a mis aux prises, par l'entremise de certains de leurs agents, les uns avec les autres. Les habitants de la Zélande et des

ports du Pasisir – la côte nord de Java – avaient des visions bien différentes du cosmos et des créatures des abysses : ils n'en entretenaient pas moins des rapports étonnamment analogues à la mer, dont ils détaillaient les mystères dans d'épais traités et dont ils conjuraient les menaces au moyen de petits rituels de supplication. Pour les secteurs de savoir délimitant le périmètre de la « raison pratique » des premières interactions – l'art nautique, l'imaginaire cosmographique, le sens du rang, l'attention inquiète aux présages des astres, les savoir-faire du combat, etc. –, d'étranges dissemblances et de troublantes similitudes se dessinent, qu'il convient de scruter équitablement.

Le plus important, en vérité, est de ne pas penser leur rencontre à la place des acteurs : c'est à eux, et à eux seuls, qu'il appartient d'énoncer ce qui les unissait ou les séparait. Ils n'ont donc de « culture » ou d'« identité » que celles qu'ils se donnaient – et s'ils ne s'en donnaient pas, leur silence n'est jamais que l'indice de l'inadéquation de notre questionnement. Les actes d'identification, en situation de rencontre impériale, à l'âge moderne, s'opèrent dans des catégories mêlées : dire, comme on l'a trop souvent fait, que la rencontre entre Européens, Malais et Javanais fut « religieuse » n'est pas rendre justice à la diversité et à la fluidité des loyautés d'autrefois. Sans compter que seuls les petits arrangements avec les normes du pouvoir et de la piété rendaient celles-ci vivables, partant acceptables.

Cette ambition d'une histoire banale, à ras des flots, des situations de rencontre impériale s'inscrit, enfin, sur fond d'une volonté de repeupler la scène de ces interactions. Car celles-ci ne se déploient pas dans un monde purgé de choses et d'objets. Leurs arènes ne sont pas peuplées seulement de princes, de marins et de marchands, mais aussi de mesures de poivre jamais tout à fait de même poids, d'arack et d'étope, de sextants et d'astrolabes, de soies de Chine et de velours des Flandres, de datura et de durians. Il nous faut ainsi garder à l'esprit que les choses comptent, que les hommes ne sont souvent que les victimes consentantes de leurs instruments, que leur vie peut ne rien peser face à une vague ou à une fièvre, et que les dominations en apparence les plus implacables ne se soutiennent jamais que d'encre et de cordages²⁸.

Sirna hilang kertaning bumi : la gloire d'un monde s'en est allée. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour ressaisir, en puisant à la source de ses littératures, quelques-unes de ses splendeurs. Et montrer de la sorte que Java ne fut pas la récipiendaire passive de la « modernité européenne », mais qu'elle abritait les possibles d'une autre Histoire.

Note sur les transcriptions, les traductions et les références

Sauf mention contraire explicite en corps de texte ou en note de fin, toutes les traductions depuis le néerlandais, le portugais, l'espagnol, l'anglais, le malais et le javanais sont de notre fait. Pour les traductions depuis d'autres langues – soundanais, latin, arabe –, nous avons transité par des versions en indonésien ou en langues européennes, dûment répertoriées en bibliographie. Nous avons renoncé, pour la commodité de la lecture, à munir de leurs marqueurs diacritiques les différentes locutions vernaculaires citées. Sauf impératif pratique de compréhension, nous avons aussi omis d'insérer en corps de texte les dates de règne d'un souverain : celles-ci figurent néanmoins dans l'Annexe 1 (« Table chronologique des souverainetés »). À défaut de genre neutre, nous avons usé de façon systématique du masculin pour qualifier les noms communs malais ou javanais (ainsi un *hikayat*, un *serat*, etc.). Les principaux toponymes malais et javanais ont été harmonisés suivant les conventions de la réforme indonésienne de l'orthographe de 1972 (ainsi Jakatra et non Djakarta, Pasuruan et non Pasoeroean, etc.). Rappelons à ce propos qu'en indonésien, le *u* se prononce *ou*, le *e* *é*, le *j* *dj* et le *c* *tch* (ainsi Aceh se prononce-t-il « Atchéh »).

Les termes étrangers les plus fréquemment utilisés au fil du récit sont explicités dans l'Annexe 2 (« Glossaire des principaux termes étrangers »). L'ensemble des indications philologiques et/ou codicologiques concernant l'édition utilisée pour un texte sont regroupées dans la note de fin accompagnant sa première occurrence. Enfin, nous n'avons pu, faute de place, faire figurer en fin de volume que la liste des sources primaires. Cette bibliographie est précédée d'une liste d'abréviations de titres de revues spécialisées qui vaut également pour